

Errata : pour les possesseurs de la 3^e édition

Tome 1

Deux fautes de frappe :

Page 124 : le *More Zedeq* au lieu de : la *More Zedeq*

Page 449 : reine des Palmyriens au lieu de : reine de Palmyriens

Tome 2

Deux corrections de fond :

• Jean de Damas, ex-ministre du Calife de Damas, retiré dans la solitude de la vie monastique, rapporte ce que disent les « Ismaélites » (qui, alors, ne se nommaient pas encore « musulmans »). On ne peut pas parler « des Arabes » comme tels, et la traduction rend mal le contexte ; d'ailleurs, la phrase intéressante est juste avant :

Page 89 ligne-9 : dans son *Traité des hérésies* déjà cité (cf. note 1273), il écrit :

“C'est ainsi que jusqu'au temps d'Héraclius, ils [les Arabes] étaient assurément *idolâtres*”,

à remplacer par :

dans son *Traité des hérésies* déjà cité, il écrit :

“Ils [les « Ismaélites »] étaient *idolâtres* et adoraient l'Etoile du Matin et Aphrodite, qu'ils ont appelée précisément Chabor dans leur langue, c'est-à-dire grande” (cf. note 1273),

• Ici, le problème vient d'une subtilité en araméen, qu'aucune traduction ne peut rendre, ce qui donne l'impression que les paroles de Jésus constituent une reconstruction après coup – comment peut-il se faire comprendre des apôtres en évoquant quelque chose qui ne peut avoir du sens qu'après sa mort, et au sens moral (*porter sa croix*) ?

D'où l'idée que Jésus n'aurait parlé que du signe du T, ce que le traducteur aurait adapté à ce que les grecs pouvaient comprendre ; cette adaptation serait revenue ensuite dans la tradition araméenne comme un boomerang. Mais une telle idée, au demeurant trop complexe et tenant peu compte de la fixité des traditions orales reçues, était inutile. L'araméen offre un jeu de mots qui résonnait aux oreilles des apôtres comme une énigme orientale : les paroles de Jésus, bien conservées en syriaque et en araméen, étaient d'une grande subtilité.

Page 420 note 1541 :

La parole transcrite en grec en Mt 16,24 (|| Marc 8,34 et Luc 9,23) trahit littéralement un anachronisme : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et prenne sa croix (τόν σταυρόν αὐτοῦ), et qu'il me suive ». Il est permis de supposer que le traducteur (ou Matthieu lui-même) a adapté le texte araméen pour le rendre compréhensible au lecteur étranger à l'eschatologie biblique, et que le texte du "Mt araméen" disait ceci :

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, **porte son** [signe du] **T**, et me suive ».

à remplacer par :

En Mt 16,24 (|| Marc 8,34 et Luc 9,23), un jeu de mots en araméen porte sur les mots *sliba* qui désigne le + [T] porté sur le front par les juifs pieux (spécialement à l'occasion de la fête des Tentés, à laquelle Mt 17,4 fait allusion || Mc 9,5 et Lc 9,33), et *z'kifa*, le *fait d'être cloué* (sur une croix). Là où ses auditeurs attendaient le mot *sliba*, Jésus dit :

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, porte son *z'kifa* et me suive », c'est-à-dire **qu'il ne suffit pas de porter un signe**. En grec, il n'y a qu'un seul mot (σταυρός – qui signifie *pien*), ce qui suggère erronément un anachronisme.